

Recherches sociographiques



André OUIMET, *Journal de prison d'un fils de la Liberté, 1837-1838*, Montréal, Éditions Typo, 2006, 155 p.

Marc Collin

Volume 48, Number 2, mai-août 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/016421ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/016421ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Collin, M. (2007). Review of [André OUIMET, *Journal de prison d'un fils de la Liberté, 1837-1838*, Montréal, Éditions Typo, 2006, 155 p.] *Recherches sociographiques*, 48(2), 119-120. <https://doi.org/10.7202/016421ar>

nouvelle nation américaine. Bref, il aurait fallu aller au-delà de l'expédition elle-même. M. Chaloult se contente, essentiellement, de raconter son histoire, à l'aide de nombreuses illustrations et cartes à l'appui. Il n'hésite pas à répéter des histoires bien connues, qu'il s'agisse de rencontres mouvementées avec les Indiens ou de la dégustation de chiens pratiquée par les explorateurs affamés sur le versant ouest des Rocheuses. Mais il les raconte bien et les renseignements sur les Canadiens de l'expédition sont présentés de manière séduisante. En somme, nous avons enfin une histoire de l'expédition de Lewis et Clark qui reconnaît le rôle essentiel joué par les Canadiens et les descendants des Français établis en Nouvelle-France qui, bien avant l'arrivée des citoyens des États-Unis, s'étaient installés dans le vaste territoire de la Louisiane, et qui avaient exploré les routes qui mènent à l'Ouest.

David A. BELL

*Department of History,
Johns Hopkins University.*

André OUMET, *Journal de prison d'un fils de la Liberté, 1837-1838*, Montréal, Éditions Typo, 2006, 155 p.

Journal de prison d'un fils de la Liberté est le dernier d'une longue série de documents historiques liés aux Rébellions qui ont été rendus accessibles au public grâce à l'activité infatigable de Georges Aubin. Ce journal n'avait jamais été publié, et son manuscrit vient seulement d'être confié aux archives nationales après avoir circulé sous le manteau pendant près de 170 ans. Georges Aubin souligne que le journal de Ouimet est unique en son genre : « il ne ressemble à aucun autre journal de patriote déjà édité ». C'est bien peu dire : par son intelligence, sa maturité littéraire, sa liberté d'esprit et sa joyeuse irrévérence, ce texte ne détonne guère à la sensibilité du Québec moderne. Est-ce pour cette raison que L. O. David, qui l'a parcouru en 1873, a surtout retenu son caractère « curieux » et ses « réflexions peu orthodoxes » ?

En septembre 1837, André Ouimet, jeune avocat, est élu à l'unanimité à la présidence de l'association des *Fils de la Liberté*. Le jeune homme fréquente la librairie d'Édouard-Raymond Fabre, où se réunit la petite intelligentsia patriote. Libéral et anticlérical mordant, il est un représentant parfait de cette jeune génération instruite et dynamique que le conflit de 1837 opposait à des « édentés furieux » et des « vieillards malfaisants ». En novembre 1837, il est l'un des premiers sympathisants patriotes à être incarcérés. C'est là, entre novembre et mars 1838, qu'il rédige ce journal. L'intérêt documentaire du texte est évident. Tantôt avec une ironie cinglante, tantôt avec sympathie, l'auteur y présente plusieurs anecdotes inédites et décrit de nombreux personnages rencontrés au cours de son incarcération. Plus précieuse encore est sa description du traitement réservé aux prisonniers : on y trouve une

véritable étude psychologique de procédés visant, plus encore qu'à briser les caractères, à conquérir les âmes, et où la générosité même des permissions accordées au compte-goutte devient un moyen d'asservissement. Ainsi, les géoliers acceptent d'ouvrir les portes des cellules, mais les prisonniers n'osent pas se tenir sur le seuil pour converser entre eux : situation qui révèle bien, sur le mode métaphorique, le caractère pervers d'un système politique qui octroie des libertés tout en les refusant, et cette intériorisation de l'interdit qui en est le produit.

L'histoire même du manuscrit témoigne de ce constat. Le fait qu'un texte aussi important en tant que témoignage historique que précieux par ses qualités littéraires soit resté caché pendant 170 ans, comme un honteux objet de scandale, montre la violence de l'autocensure que la société canadienne-française s'est appliquée à elle-même après 1837 et l'importance de ce qu'elle y a perdu sur le plan de sa culture et de sa conscience historique. Un fait d'autant plus significatif qu'à partir des années 1840 aucune loi n'interdisait une telle publication.

Marc COLLIN

*Chercheur post-doctoral,
Université du Québec à Montréal.*

Sherry SIMON, *Translating Montreal : Episodes in the Life of a Divided City*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2006, 280 p.

Quel merveilleux livre, bien écrit et à la portée de tous, valable pour des chercheurs de plusieurs disciplines aussi bien que pour des lecteurs intéressés par des études linguistiques et culturelles ! Des aspects propres aux études postmodernes et culturelles sont présents, mais le jargon des initiés est à peu près absent. L'ouvrage de Simon analyse les interactions linguistiques et culturelles des groupes anglophone, francophone et allophone (surtout juif/yiddish) de Montréal. Le livre contient six chapitres en plus d'une introduction qui nous incite à poursuivre la lecture. Quoiqu'il y ait des thèmes récurrents, chaque chapitre est autonome et peut être extrait de l'ensemble pour des besoins universitaires. L'ouvrage contribue grandement au domaine de la traduction et ouvre des perspectives intéressantes pour les études canadiennes, québécoises, ethniques et juives aussi bien que pour les études culturelles et, plus spécifiquement, littéraires. On y reconnaît le travail sérieux et créatif de Sherry Simon, une sommité dans le domaine de la vie culturelle au Québec. Cette étude sur Montréal se rattache plus spécifiquement à celles sur d'autres villes diversifiées, marquées par l'apport de populations variées qui façonnent autant la culture que le paysage urbain. En ce sens, Montréal est la Prague (Tchèques, Allemands et Juifs) de l'Amérique du Nord.

Le thème de cet essai concerne les passeurs linguistiques et culturels, ces écrivains audacieux qui traduisent, au sens propre et au sens figuré, les ouvrages et les